Études océan Indien

40-41 | 2008

De l'éclosion à l'épanouissement de la littérature malgache

FUMA Sudel & MANJAKAHERY Barthélémy (dir.), Pharmacopée traditionnelle dans les îles du Sud- Ouest de l'océan Indien

Gabriel Lefèvre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1417>

DOI : 10.4000/oceanindien.1417

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 273-276

ISBN : 978-2-85831-167-5

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Gabriel Lefèvre, « FUMA Sudel & MANJAKAHERY Barthélémy (dir.), Pharmacopée traditionnelle dans les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien », *Études océan Indien* [En ligne], 40-41 | 2008, mis en ligne le 18 mars 2013, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1417>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

FUMA Sudel & MANJAKAHERY Barthélémy (dir.), Pharmacopée traditionnelle dans les îles du Sud- Ouest de l'océan Indien

Gabriel Lefèvre

RÉFÉRENCE

FUMA Sudel & MANJAKAHERY Barthélémy (dir.), *Pharmacopée traditionnelle dans les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien* (Actes du colloque international, 10-13 déc. 2005, Tuléar), Saint-Denis, Université de La Réunion, 2006, 254 p. ISBN : 2-916533-09-5

- 1 Les actes du colloque tenu à Toliara en 2005 proposent un ensemble de travaux de chercheurs en sciences humaines, historiens pour la plupart. Le résultat est un large éventail de thèmes abordés en dix-huit articles répartis entre histoire, religion, contes et légendes, thérapie et anthropologie. Trois contributions portent sur la Réunion, deux sur l'île Maurice, et treize sur Madagascar. On regrette l'absence à cette réunion de spécialistes des Comores, des Seychelles et des îles swahilies, en particulier de Zanzibar. Les organisateurs signalent dans la préface qu'ils avaient invité au colloque un tradipraticien malgache, qui « a bien voulu apporter son témoignage, écouté avec intérêt par l'ensemble des participants ». Mais on regrette que rien de ce qu'a dit ce guérisseur (anonyme) n'apparaisse dans la publication.
- 2 L'article de Martine Balard entame l'ouvrage par un aperçu sur la pharmacopée et le système colonial en 1942. S'appuyant sur des archives coloniales, elle montre que pouvaient cohabiter dans l'administration attrait pour ce qui était identifié comme relevant de la culture traditionnelle malgache et rejet de cette même culture. Ces vues antinomiques avaient leurs représentants respectifs, par exemple, chez Raymond Decary, administrateur en chef et responsable de la recherche scientifique, qui

encourageait toute investigation ethnographique, alors que pour un Philippe Rozier, sous-gouverneur, l'intérêt était quasi-inexistant et ne relevait finalement que de la curiosité. Martine Balard souligne qu'il faut attendre le lendemain de la Seconde Guerre mondiale pour que les végétaux soient finalement véritablement envisagés dans une perspective anthropologique, et non pas uniquement pour leurs applications potentielles.

- 3 On relève quelques erreurs sur les noms malgaches des plantes citées en exemple ; ainsi il faut lire *Tamenaka* au lieu de *Tamonaha* pour le nom du vermifuge bien connu *Combretum sp.* (p. 11), et *Lombiro* au lieu de *Iombiro* pour la liane toxique *Cryptostegia madagascariensis* Boj. (p. 12), faute de copie, ou erreurs de lecture des manuscrits, sans grande importance pour la cohérence de l'article.
- 4 « Nommer, herboriser, désherber » : par ce jeu de mots, Jean-François Géraud traduit le désir de la France et de l'Europe coloniales dans leur logique d'organisation du monde appliquée au domaine des plantes médicinales de Madagascar. L'auteur cite le Docteur Heckel, dont le programme était (dans ses travaux de 1903 et 1910) de *valider* les savoirs traditionnels en ne retenant que les plantes médicinales dont « l'expérience aura démontré l'utilité réelle » et en rejetant celles dont « l'emploi est inspiré par des idées extrascientifiques ». Ce programme est prôné également par Dandrieu qui s'inquiète du nombre de plantes qui seront « conservées par l'usage médicinal, quand elles auront été soumises à l'examen scientifique des chercheurs », car conformément à l'idée la plus répandue dans le personnel d'administration des colonies, elles ont été, selon lui, sélectionnées par « l'empirisme le plus grossier et la superstition la plus folle ». Mais ce programme, comme le fait remarquer J.- F. Géraud, « en passant au crible les simples, passe inévitablement au crible des pratiques culturelles fondamentales ». Cet article dénonce donc finalement la logique de la colonisation dans laquelle « le rationalisme est un dispositif d'agression, facteur de domination et d'asservissement, qui fonctionne comme un principe de négation, prononçant ici l'exclusion d'une culture ».
- 5 Ce point historique appelle déjà un autre travail, car si J.- F. Géraud arrête son étude à 1910, l'idée coloniale de *validation* des savoirs traditionnels par la science occidentale pour une *épuration* culturelle est toujours bien ancrée ; on pourrait même dire qu'elle constitue encore aujourd'hui le fond de la démarche de certaines O.N.G. en action à Madagascar.
- 6 Sudel Fuma et Jean Poirier proposent un aperçu sur « La pharmacopée créole dans la mémoire orale des Réunionnais de la période coloniale et postcoloniale », aperçu qui a l'intelligence de s'effacer pour faire entrer en scène les acteurs de la médecine traditionnelle. En effet, après une rapide présentation du contexte de l'étude, la parole est laissée aux « anciens qui expriment merveilleusement la richesse de la pharmacopée créole de La Réunion *lontan* ». Les auteurs évitent de se restreindre à des listes de plantes avec leurs « indications ». Comment mettre en grille sans les rendre stériles les explications de pratiques thérapeutiques, avec leurs ambiguïtés, leurs sous-entendus ? Un témoin rapporte : « Pour lutter efficacement contre la fièvre infantile, on faisait des bains d'herbes dans lesquels on trempait l'enfant ; on lui mettait aussi une compresse sur la tête. On pouvait aussi casser un oeuf cru sur la tête de celui-ci ; il cuisait avec la température ! »
- 7 Jean Bertin I. Ramamonjisoa, qui enseigne à l'Université de Toliara, s'attache à démontrer que « Point de forêt, point de devin-guérisseur ». Et pour y arriver, il déploie, à la suite de son travail de thèse, devenu référence, mais malheureusement

toujours inédit, une argumentation s'appuyant sur une ethnographie très précise de l'activité des *ombiasa* dans leur relation avec le milieu forestier. Pour montrer que la forêt est l'habitat de forces mystérieuses, maîtresses des plantes médicinales et sources de l'efficacité des guérisseurs, il fait appel à plusieurs entretiens. Ainsi Rehaja (à Toliara, 20 septembre 2005) explique la manière dont on doit se procurer les espèces végétales servant de remèdes, les *volohazo*, dont J. B. I. Ramamonjisoa traduit le nom par « figures de bois » :

En vérité, les plantes d'essences magiques des bois ne devraient pas être achetées au marché, elles devraient être collectées dans la forêt. La raison c'est qu'il existe des rituels qu'il faut réaliser avant la coupe... Si un devin va prendre des "figures de bois", il va dans la forêt, il amène ce qu'il peut amener soit des perles, de l'argent, soit un poulet, soit une chèvre, soit un mouton. Il les amène dans la forêt, il les y immole pour prier les lutins... : » Je vais prendre telle figure de bois et alors sanctifiez les figures des bois que je vais emmener ».

- 8 Gérard Fanchin rend hommage à Louis Bouton, « Un Blanc, vulgarisateur de la médecine traditionnelle des Noirs », auteur d'un ouvrage sur *les plantes médicinales poussant à ou cultivées à l'île Maurice*, publié en 1857. Le travail de ce Louis Bouton était remarquable dans sa détermination à collecter des informations auprès des « Noirs dans une île Maurice imbue de préjugés racistes ». Bouton fait des références constantes à l'œuvre de Joseph-François Charpentier de Cossigny qui diffusait les pharmacopées de l'océan Indien. L'article renvoie donc à celui de Claude Wanquet, de l'Université de la Réunion, qui décrit cette activité de Charpentier de Cossigny. Pour Wanquet, de Cossigny était un représentant du Siècle des Lumières, un propagandiste cherchant à acclimater certaines plantes, en particulier médicinales, et à diffuser des informations pour le progrès de l'humanité.
- 9 L'article de Jean-Robert Rakotomalala, « Sémiolinguistique et thérapeutique traditionnelle », attire l'attention sur l'intérêt d'analyser les noms de plantes en termes linguistiques et sémiotiques. Il le fait en citant quelques exemples, mais sans pousser plus loin l'analyse et appelle par là un approfondissement de la question.
- 10 Lucien David donne un rapide aperçu sur le *kily* ou tamarinier (*Tamarindus indica* L., Fabaceae), et une liste importante de noms de villages contenant le terme *kily*, avec leur signification et leur localisation. Il finit son article sur un appel à l'arrêt de la déforestation résultant des besoins en charbon de bois des grandes agglomérations et des feux de brousses. Il rappelle que les *kily* sont aussi parfois abattus au nom de Jésus-Christ par les propagandistes de mouvements chrétiens qui y voient le refuge des démons.
- 11 L'article sur la boxe traditionnelle *moraingy* qui clôt l'ouvrage, fruit de la collaboration entre Ernest Ratsimbazafy, doctorant à l'Université de la Réunion, et Évelyne Combeau-Mari, enseignante à la même université, est riche d'informations obtenues dans un secteur qui « cultive le mystère et conserve secrètement ses "recettes" ». Surtout, le *moraingy* constitue un nœud de pouvoirs dans la région du Menabe, comme le montre la place indispensable des devins-guérisseurs dans ces manifestations, ainsi que la variété des *fanafody gasy* (« remèdes malgaches » ; les auteurs disent « pharmacopée et médecine traditionnelle malgache ») qu'utilisent les combattants.
- 12 Les éditeurs de la publication reconnaissent dans leur préface que les travaux produits à l'occasion de ce colloque appellent une suite qui suppose un renforcement des échanges entre sciences sociales et « sciences dures ». En effet, l'approche de l'étude des pharmacopées telle qu'elle est menée dans cet ouvrage, et plus particulièrement

dans l'article de S. Fuma et J. Poirier, enrichira le point de vue habituellement limité des travaux des ethnobotanistes, mais on doit souhaiter que la jonction soit établie avec la botanique systématique : détermination précise des plantes, constitution d'un herbier de référence.